

Nadia Ringart

Sociologue

Etudiante en 68, elle participe au Comité de base de l'université de Censier, puis milite à la Base Ouvrière de Flins. En 70, elle rejoint le mouvement naissant de libération des femmes et écrit dans le numéro spécial de la revue *Partisans*, « Libération des femmes, année zéro ». Elle s'engage ensuite dans l'aventure du *Torchon brûle*, dont le premier numéro paraît en mai 71.

Féministe active dès l'émergence du Mouvement de libération des femmes, Nadia Ringart est aussi membre du conseil d'administration du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir depuis sa création en 1982.

Anne Querrien

Sociologue

Anne Querrien est une sociologue et urbaniste française. Ses recherches portent sur la politique de la ville et du logement social, mais aussi sur l'école comme « espace à libérer » Elle participe à la rédaction des revues *Les Annales de la recherche urbaine*, *Chimères* et *Multitudes*.

Soutenir le FLN, les Vietnamiens, les Chinois, les Cubains...? Oui, mais d'abord faire la révolution là où l'on est, répond le psychanalyste Félix Guattari. Déterritorialisation, reterritorialisation, rhizomes, tissage, failles, schizo-analyse; une prolifération de concepts qui n'épuise pas la diversité de ces micro-expériences, de ces tentatives d'ouvrir des espaces de liberté dans tout le champ social. Anne Querrien, sociologue-urbaniste, active dans le Mouvement du 22 mars puis secrétaire générale du Cerfi créé par Guattari, a choisi ces traversées souterraines pour prolonger l'inventivité libertaire de mai 68. Il n'y aura pas de guerre civile, alors il faudra faire de la micro-politique. Plutôt que le dogmatisme sans issue réelle des groupuscules d'extrême gauche, des stratégies d'alliance, de collaboration, de déprise avec les pouvoirs et de déplacements dans leurs interstices. Et, ce faisant, changer les façons de faire ; singularité de mai 68, les critiques propres au champ psychiatrique sur les identités, les rapports de pouvoir, le familialisme vont devenir, par le biais du mouvement, des outils génériques de transformation de la vie quotidienne. Ainsi Anne Querrien peut passer de la psychothérapie institutionnelle que pratique La Borde à l'implication dans des programmes de rénovation urbaine. Tout en faisant face à l'ambiguïté propre à l'« impureté » d'expériences toujours à repenser : la partie de cache-cache jouée avec les administrations étatiques, qui permet leur existence et les expose à la récupération.

Paul Brétécher

Psychanalyste, psychiatre

Suite à mai 68, une nouvelle génération de médecins et d'infirmiers arrive dans les hôpitaux psychiatriques. La lente mise en place de la politique de secteur augure alors à peine de changements ; la psychiatrie publique reste très marquée par le fonctionnement asilaire. Cette évolution de l'asile, nécessaire mais « technique », balisée de décrets ministériels, s'incarne en grande partie grâce à leur activisme. L'époque est aussi celle d'un regard plus positif porté sur la folie, parfois magnifiée, en tout cas

davantage écoutée. En mai 68, à Nantes, Paul Brétécher décide de devenir psychiatre. Il fait d'abord de la psychothérapie institutionnelle dans de vastes hôpitaux – c'est-à-dire qu'il tente d'humaniser l'institution. Puis il part en 78 à Corbeil (Essonne) dans un service créé par Lucien Bonnafé (1912-2003). Ce désaliéniste, qui milite contre la logique asilaire depuis des expériences fondatrices pendant la Résistance, veut mettre à profit la politique de secteur pour imaginer une psychiatrie « hors les murs ». Quelle meilleure façon, pour ce faire, que de se mettre au pied du mur ? Dans un désert sanitaire, où tout est à inventer – là il faut donc trouver des solutions alternatives à l'internement. Au cœur de la cité, pour ne pas isoler la folie. Solutions de logement et de soins à domicile, réinsertion par le travail, collaborations avec des artistes... Autant de dispositifs gigognes mis en place au fil des années et qui remettent en question les frontières convenues de la pathologie. Et, surtout, celles de l'institution psychiatrique ; le souci de l'usager précédant les logiques institutionnelles, les soignants doivent, sans a priori, pouvoir créer des structures et les adapter au fur et à mesure que des besoins sont identifiés. Ainsi, le soin se mêle au quotidien, afin que les interactions sociales s'intègrent aux soins – utilisant le « potentiel soignant de la population » cher à Lucien Bonnafé. Les rôles du psychiatre et des infirmiers, hors de l'étroite scène de l'asile, sont à réinventer. Paul Brétécher, qui arrive à Corbeil un an après la retraite de Bonnafé, va contribuer à faire vivre jusqu'aujourd'hui cette tentative, dans un contexte difficile où, pour beaucoup, l'enfermement redevient souhaitable.

Daniel Bensaïd

Philosophe

En 68, il est étudiant à Nanterre et milite dans la Jeunesse communiste révolutionnaire. Au lendemain de Mai et de la publication du livre co-écrit avec Henri Weber, Mai 1968 : une répétition générale ? il entre au bureau politique de la Ligue communiste créée en 1969. Depuis lors, il a mené de front un travail de recherche philosophique et un engagement militant à l'intérieur de la Ligue communiste révolutionnaire et de la IVe Internationale.

À partir du réel du militant d'organisation s'élaborent au mieux les outils nécessaires à une transformation de la société. Transformation elle-même utopique sans l'appui stratégique d'une organisation. Daniel Bensaïd, plutôt qu'un intellectuel engagé, se veut donc un « engagé intellectualisé ». Acteur de 68, philosophe, aujourd'hui membre de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), sa pensée, ses interventions dans le débat d'idées sont indissociables de son appartenance à un parti politique héritier d'une histoire révolutionnaire dont Mai-68 est un jalon. Quarante ans après, les trotskistes composent l'extrême gauche constituée de la vie politique française. La disponibilité au nouveau des intellectuels de cette tendance l'explique en partie, qui leur permet, au-delà des dogmatismes, de contribuer à actualiser des concepts tels que la lutte des classes. L'internationalisme, de son côté, ouvre des horizons, cependant que les engagements dans diverses expériences, fussent-elles « réformistes », sont autant de coups à jouer dans la durée. En témoignent, entre autres, l'intérêt de Daniel Bensaïd pour les mouvements sociaux de la fin des années 90, le zapatisme ou encore sa participation au projet de budget participatif de la municipalité de Porto Alegre, au Brésil.

Gustave Massiah

Ingénieur

Gustave Massiah, dit « Gus », est une des personnalités centrales du mouvement altermondialiste. Ingénieur et économiste né en 1938, cet ancien professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette (initialement UP6, unité pédagogique n° 6) a écrit plusieurs ouvrages sur l'urbanisme et le développement. Il a été président du CRID (Centre de recherche et d'information pour le développement), galaxie d'associations d'aide au développement et de soutien aux luttes des pays du Sud, et vice-président de Attac-France de 2003 à 2006.

Il fait partie de ceux pour qui 68 n'est pas qu'un mois et un lieu ; les années 68 sont plus vastes, des étudiants aux ouvriers, de Paris à la province, de la France aux pays du tiers monde. Le Cedetim (Centre d'études et d'initiatives de solidarité internationale) reprend à son compte l'urgence de "faire sans délai" de 68, et s'ancre dans ces luttes entre ici et là-bas. Fondé, entre autres, par Gustave Massiah, il emploiera son expertise à faire cause commune avec les anciens colonisés libérés, de la décolonisation aux migrations contemporaines, en passant par la solidarité internationale, les luttes des foyers Sonacotra ou celles des sans-papiers.

Henri Benoît

Technicien

Renault à Boulogne-Billancourt, c'est une ville, un monde sur l'île Séguin. Henri Benoît y entre en 50 et devient militant CGT. Lorsqu'arrive Mai 68, plusieurs grèves générales organisées par les syndicats ont déjà échoué. L'impatience est attisée. Dans l'usine émergent, difficilement, les revendications propres des OS immigrés, Portugais, Algériens, Marocains, Vietnamiens... Sur les chaînes, ils sont les plus exploités. Des dialogues, des échanges sur les luttes politiques des pays en voie de décolonisation ou engagés dans des guerres de libération nationale se mettent en place. Ils n'ont rien à perdre ; pour eux, « ça passe ou ça casse ». En mai, à travers les grilles bouclées de l'usine, les grévistes discutent avec les étudiants soixante-huitards. Mais les syndicats leur refusent l'entrée. Dans les années qui suivent les accords de Grenelle, ce sera l'agitation permanente : les gauchistes les plus décidés se sont établis pour franchir ces portes qui leur sont restées fermées en mai et rencontrer la classe ouvrière ; ils montent des comités de lutte, critiquent la « collaboration de classe » de la CGT et du PC, poussent à la radicalisation. Jusqu'à 42 000 ouvriers – un bastion du syndicalisme : cette densité politique gênante pour le pouvoir finira, de délocalisations en sous-traitances, par disparaître. La fermeture de l'usine est annoncée en 1989.

Jean Paul Dollé

Philosophe

*Après avoir milité à l'UEC, il se rapproche des courants maoïstes et participe au Comité de base de l'université de Vincennes, puis au Comité d'Action de l'université UP6. **L'Idiot international**, fondé par Jean-Edern Hallier, fait appel*

à lui pour son premier numéro. C'est là, aux côtés d'architectes comme Roland Castro, Guy Naizot ou encore Antoine Grumbach, qu'il entame notamment un travail de réflexion sur l'urbanisme poursuivi jusqu'aujourd'hui.

« Longtemps je fus un arpenteur des banlieues rouges, vendeur de "L'Huma" et goûteur de blanc sec. J'étais militant révolutionnaire dans les faubourgs de la Babylone moderne. J'habite maintenant Beaugency dans la lumière de la Loire. Mais je demeure un "penseur" de zinc, un vagabond des terrains vagues...

...J'aime les libertaires : Villon et Babeuf, Rimbaud et Bernanos, et les Bretons entêtés de leur liberté. Et puis il y avait la terre d'où on a expulsé les prolétaires, les sans feu ni lieu, les sans forêts, les sans vallons. »

Jacques Rémy

Sociologue

Jacques Rémy est directeur de recherche à l'Institut national de la recherche agronomique (INRA). Ses travaux de sociologue de l'agriculture et des agriculteurs portent sur les pratiques, les représentations du métier et les identités professionnelles des actifs agricoles et des agents du secteur para-agricole confrontés à de nouvelles attentes de la société.

Sa famille paysanne et catholique sera très touchée par la guerre d'Algérie. Le frère aîné de Jacques, parachutiste, sera tué pendant les événements. Par fidélité à sa mémoire, il s'inscrit dans une préparation militaire parachutiste. À peine arrivé à la Sorbonne, il choisit son camp : contre l'OAS et l'extrême droite. Les affrontements sont fréquents. Son œil vif et sa stature hors du commun le font remarquer par Pierre Goldman qui lui propose de faire parti du SO de l'UNEF. De ce jour, Jacques Rémy formera tous les cadres des SO de l'extrême gauche avec une sympathie marquée pour les maoïstes, son fond chrétien l'empêchant de prendre une carte dans un parti.

Jean-Claude Polack

Psychanalyste, psychiatre

Durant ses années d'études, il est membre de l'UNEF et de l'UEC. Il préside notamment l'Association générale des étudiants en Médecine de Paris. Lors du congrès de 1963 (Dijon) il est candidat à la présidence de l'UNEF avec le soutien de la Fédération des groupes d'études en Lettres, mais est battu par Michel Mousel.

Il travaille ensuite une douzaine d'années aux côtés de Felix Guattari à la clinique de La Borde

En rencontrant Félix Guattari, Jean-Claude Polack, psychiatre, s'engage dans l'expérience menée depuis 53 à la clinique de La Borde. Là se met en œuvre, avec Jean Oury, le projet de la psychothérapie institutionnelle : pour pouvoir soigner les fous, il faut aussi soigner l'institution. Indistinction des tâches et absence de murs, au propre comme au figuré, permettent une remise en cause permanente de l'hôpital et de ses routines délétères. Nombre de militants politiques, avant comme après 68, profitent de cette expérience;

car Guattari s'intéresse aussi bien aux organisations révolutionnaires, institutions souffrant elles-mêmes de leurs maladies propres tendances groupusculaires, dogmatisme, indifférence aux individus, reproduction en leur sein des aliénations sociales et mentales qu'elles combattent. Il s'attache également à replacer les subjectivités dans leur histoire et dans l'histoire ; projet pratique qui culmine théoriquement dans le concept de schizo-analyse, développé avec le philosophe Gilles Deleuze. Réfléchir sur les voies et les processus de la subjectivité, c'est également prendre acte de la nouveauté qui surgit avec 68, événement qui déborde les pensées déterministes. Jean-Claude Pollack reste à La Borde de 64 à 76 ; il quitte la clinique dans le sillage de Félix Guattari, départ qui met fin à un cycle dans la vie de ce collectif.

Jean-Louis Péninou

Journaliste

Né le 7 septembre 1942 ; militant anticolonialiste, syndicaliste étudiant, journaliste. Jean-Louis Péninou appartient à cette génération de militants où se sont croisés l'opposition à la guerre d'Algérie et l'engagement dans le syndicalisme étudiant. Au milieu des années 60, il est l'un des principaux animateurs du courant de la « gauche syndicale » à l'Unef. Après 68 et l'épuisement de l'expérience des Cahiers de mai à laquelle il participe jusqu'au début des années 70, il est entré comme journaliste à Libération.

Jean Pierre Duteuil

Editeur libertaire

Etudiant en sociologie à la faculté des lettres de Nanterre à partir de la rentrée 1964, il est l'un des fondateurs du groupe anarchiste qui conduit des actions concernant le contenu de l'enseignement :

« Il s'agit de faire tomber le maître de son piédestal, de le désacraliser aux yeux des étudiants, et de l'amener, éventuellement, à réagir et à manifester — par colère — un autoritarisme qui ne manquerait pas d'apparaître ridicule. »

La même année, le groupe, à la suite d'une annonce parue dans Le Monde libertaire, il rejoint la Liaison des étudiants anarchistes.

Il participe à la fondation du Mouvement du 22 mars,

En 1970, il est chargé de cours en psychologie sociale à l'université Paris-Dauphine puis il s'installe dans le Berry en 1974, puis dans la Vienne en 1977, où il entreprend d'élever des chèvres.

Jean-Pierre Duteuil a été une des figures importantes du mouvement du 22-Mars. À l'université de Nanterre, il a été l'un des animateurs de la Liaison des étudiants anarchistes (LEA), après quelques années d'enseignement à l'université de Paris-Dauphine. Dans les années 80, il s'installe au pays basque comme imprimeur ; il y poursuit ses activités militantes et fonde les éditions Acratie. Dans le Poitou depuis 1994, il s'occupe toujours des éditions Acratie, milite à l'Organisation communiste libertaire et écrit des articles dans la revue *Courant Alternatif*.

Jean Pierre Le Dantec

Ingénieur, écrivain

Jean Pierre Le Dantec étudie à l'École centrale de Paris où il obtient son diplôme d'ingénieur en 1966 (Il milite en même temps à l'Union des étudiants communistes (1963-1965), puis devient le responsable de l'UJCML (maoïste) en 1967 et fait partie de sa délégation en Chine la même année, au tout début de la Révolution culturelle. Après l'éclatement de l'UJCML Il s'inscrit ainsi dans le mouvement maoïste de la Gauche prolétarienne dans les années 1970. Il est arrêté et placé en détention provisoire, en tant que directeur de la publication du journal. Le 27 mai, il est condamné à un an de prison pour « délits de provocation aux crimes contre la sûreté de l'État et apologie du meurtre, du vol, du pillage et de l'incendie. ».

À UP6, créée à la place de la section parisienne d'architecture de l'École des beaux-arts, s'expérimentent de nouveaux rapports au savoir, à l'enseignement et à l'institution qui les abrite. Juste après Mai 68, la plupart des professeurs sont militants gauchistes. Ils sont partagés : ceux pour qui le savoir livresque, irrémédiablement bourgeois, est à détruire, et ceux qui préfèrent mettre « cul par-dessus tête » l'enseignement, pour imaginer, en l'occurrence, de nouvelles façons d'être architecte. Jean-Pierre Le Dantec, ingénieur de formation, quoi qu'appartenant aux maoïstes de la Gauche prolétarienne, va peu à peu se tenir dans l'enseignement critique. Comme les autres professeurs, il a été recruté par la base, par un comité d'action d'étudiants : UP6 fonctionne alors sans tête, à coups d'assemblées générales. L'enseignement permet alors de lever le nez des planches à dessin : arts plastiques, sociologie, philosophie nourrissent les réflexions. Et plusieurs fronts permettent à l'architecture ainsi conçue de s'inscrire dans un désir général de transformation de la vie quotidienne.

Marc Kravetz,

Journaliste , Prix Albert Londres.

Ancien élève (peu de temps) de l'École normale (entré en 1961), Marc Kravetz a été secrétaire général du bureau national du syndicat étudiant UNEF sous la présidence de Bernard Schreiner (avril 1964-avril 1965). Il en démissionne en janvier 1965 Proche d'André Gorz, il est alors suffisamment emblématique de l'engagement étudiant pour que, sous la plume acide de Mustapha Khayati, son nom soit utilisé pour stigmatiser tout le mouvement politisé de l'époque dans le célèbre pamphlet situationniste, De la misère en milieu étudiant, publié à Strasbourg en novembre 1964. Il participe en compagnie de Pierre Goldman à une session de formation révolutionnaire et de guérilla à Cuba pendant l'été 1967. En mai 68, il participe au journal Action. Voir précédemment. Entre 1975 et 1990, il a couvert pour le journal Libération la plupart des conflits du Moyen-Orient : guerre du Liban, conflit israélo-palestinien..

Libération inscrit, pour quelques années, l'une des traces persistantes de Mai 68. Fondé par Sartre et des militants maoïstes en 73, le journal se veut un anti-journal, en prise directe sur la parole populaire. Le journalisme dominant est une médiation bourgeoise à éliminer, qui manipule en prétendant montrer. À l'intérieur de *Libé*, les salaires sont égaux, les tâches partagées. Rien n'est proscrit de ses colonnes ; et la plume transparente de « journalistes » sous contrôle doit transcrire sans reste et sans ajout les mots de ceux qui n'ont jamais la parole. Cependant, pour faire face aux difficultés financières et aux procès à répétition, le quotidien se professionnalise. La division du travail se remet peu à peu en place, et le journalisme en tant que tel

redevient un souci. Ancien militant de l'Unef, Marc Kravetz arrive en 79, au moment de la remise en question de ce *Libé* « écrivain public ». Quoique militant, auteur en 68 de *L'Insurrection étudiante*, un livre « à chaud » sur le mouvement, il reste attaché au rôle du journaliste – un métier à réinventer avec son regard propre sur le monde plutôt qu'une rente de situation à éliminer. Il témoigne de ce désir, inspiré notamment par le new journalism et la contre-culture américains. Désir d'abord minoritaire et perçu par les militants les plus radicaux comme une première tentative de récupération. Ce premier *Libération* soixante-huitard hantera néanmoins longtemps le quotidien, même lorsque l'arrimage militant disparaîtra au gré de ses alignements, voire de son anticipation des reniements successifs de la gauche à partir de 81.

Marie Noelle Thibault alias Dominique Menotti

Grand prix de littérature policière 2011

Duncan Lawrie International Dagger 2008

Prix Mystère de la critique 2002 & 2007

Vincennes, l'espoir et l'échec. Concession du pouvoir, radicale remise en cause de l'université des mandarins, théâtre des luttes idéologiques, la faculté de Vincennes attire à elle toute la flamboyance de Mai-68. Marie-Noëlle Thibault, jeune historienne passée par l'Union des étudiants communistes, s'y engage avec passion : c'est l'occasion de renverser les routines de l'enseignement, d'ouvrir sa discipline au présent, d'apprendre des étudiants autant, voire plus qu'on ne prétend leur apprendre. Mais le mouvement, incontrôlable, pouvait-il épouser cette rénovation de la transmission du savoir, fût-elle à la fois audacieuse et concrète ? Projet fou, sans doute, que Vincennes, mais malgré tout étroit pour les révoltés de Mai en quête des mots pour dire le monde et des formules pour le changer. Marie-Noëlle Thibault « sort » de Vincennes avec l'expérience des *Cahiers de mai*, puis l'entrée à la CFDT, alors riche instrument d'une contestation syndicale dont les derniers feux sont la lutte des sans-papiers du Sentier, en 80.

Auteure tardive, militante politique depuis la fin des années 1950, notamment à l'Union des étudiants communistes, et syndicaliste à la CFDT jusqu'au milieu des années 1983, elle applique les outils de la recherche historique à l'écriture de romans noirs à forte connotation économique-politique et sociale.

Son premier roman, Sombre Sentier, publié en 1995, a pour toile de fond une grève de travailleurs clandestins turcs dans le Sentier, à laquelle elle avait participé en 1980. C'est dans ce roman qu'elle crée le personnage de l'inspecteur Théodore Daquin, flic homosexuel, qui sera également le héros des deux romans suivants.

Jean-Claude Bourgeois

Ajusteur, ingénieur des Arts et Métiers.

Sur un temps extrêmement court, Mai fut une période de décloisonnement intense. Le parcours de Jean-Claude Bourgeois en est le symbole. Fils d'ouvrier, tout juste muni d'un CAP d'ajusteur, il tombe dans la délinquance. Il est condamné pour trafic d'armes. À sa sortie de prison, il rencontre la troupe de théâtre du Chêne noir. Le monde semble enfin s'ouvrir à lui. Mai arrive, il devient « katangais » à la Sorbonne, puis s'inscrit à Vincennes

en philosophie et en mathématiques. Il est choisi pour devenir moniteur de Maths. Il milite au comité de base de la fac. Au bout de deux ans, ses camarades l'invitent à retourner s'établir à l'usine dont il vient à peine de s'échapper. C'est la crise. Finalement, il accepte, s'embarque avec eux à Rouen. Il est le seul qui sera embauché dans la forteresse ouvrière de Renault Cléon. Il s'inscrira aux cours du soir des Arts et Métiers. Il deviendra ingénieur spécialisé dans la reconnaissance des objets volants

Laurent Cartier

Paysan

Mai 68 a-t-il bousculé « l'ordre éternel des champs »? Laurent Cartier, fils de paysans, quitte le séminaire. L'esprit de Mai se diffuse, le rattrape pendant ses études puis au service militaire. Rebelle à l'autorité, qualifié de « meneur », c'est à l'armée qu'il apprend la valeur de la désobéissance. Devenu paysan à son tour, il critique le productivisme des années 60-70, ses dégâts sociaux et environnementaux, et s'engage en 1978 dans le syndicalisme. Alors que beaucoup d'agriculteurs sont poussés à se spécialiser et deviennent dépendants de l'industrie agroalimentaire, les Paysans-travailleurs (future Confédération paysanne) veulent remettre en cause l'ordre capitaliste dans l'agriculture. En 1971, les paysans du Larzac avaient de leur côté entamé leurs dix années de lutte contre l'extension du camp militaire sur le plateau. Un repère guide Laurent Cartier dans son militantisme : l'autogestion, un acquis de 68. Avec d'autant plus de constance que cette forme d'organisation libertaire recoupe en partie le fonctionnement traditionnel, mis à mal, des fermes : propriété de l'outil de production, idéal d'autosuffisance, le recours aux coopératives, la possibilité, en dehors du salariat, d'arbitrer pour le travail contre le capital. Ainsi le métier de paysan, malgré sa dureté, permet encore de faire des choix de vie fondamentaux. Dans sa ferme familiale, gérée à plusieurs en Haute-Marne, les décisions se prennent collectivement, les tâches sont communes et les salaires égaux.

Nicolas Hatzfeld

Professeur des universités

Enseignant au département d'histoire de l'Université d'Evry-Val-d'Essonne

Chercheur spécialisé en histoire contemporaine.

Des réponses supposées aux questions réelles : tel serait un des parcours de l'établi.

Après Mai-68, Nicolas Hatzfeld milite au PCMLF, parti pro-Chinois clandestin. La révolution ne peut se faire sans le monde ouvrier, disait-on ; comme d'autres, il s'établit alors pour plusieurs années en usine, chez Peugeot à Sochaux. Mais la réalité déjoue les schémas politiques. La vie des ouvriers ne peut se dire avec les mots du Parti.

Cependant, dans les usines, d'autres luttes se mettent en place, d'autres expériences propres aux ouvriers se prolongent. Et certains « établis », comme Nicolas Hatzfeld, qui devient militant syndical tout en s'éloignant de son organisation, écoutent, apprennent. L'échec des préjugés théoriques ouvre à un savoir plus concret, tâtonnant mais tendu vers des luttes quotidiennes. Les questions posées par cette expérience du monde ouvrier, le regard plus libre du chercheur pourra les approfondir : de retour, des années plus tard, à Sochaux en tant qu'historien, Nicolas Hatzfeld écrira *Les gens d'usine, 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux* (2002).

Prisca Bachelet

Enseignante

Prisca Bachelet naît à Paris en novembre 1940. Etudiante en philosophie à la Sorbonne, elle adhère rapidement au Groupe des étudiants en philosophie (GEP), dont elle devient secrétaire générale et à la Fédération générale des étudiants en lettres (FGEL). Elle prend part à de nombreuses actions antifascistes et en faveur de la paix en Algérie. Prisca Bachelet occupera également le poste de vice-présidente formation et recherche au bureau national de l'UNEF. Elle adhérera à l'Union des étudiants communistes (UEC) et participera au mouvement du 22 mars en 1968.

Jacques Rancière

Philosophe

Élève de Louis Althusser, il participe en 1965 à Lire le Capital avant de se démarquer de son ancien professeur à l'École normale supérieure. En 1974, il écrit La Leçon d'Althusser, qui remet en cause sa démarche. À la fin des années 1970, il anime avec d'autres jeunes intellectuels comme Joan Borrel, Arlette Farge, Geneviève Fraisse, le collectif Révoltes Logiques qui, sous les auspices de Rimbaud, remet en cause les représentations du social traditionnelles et fait paraître une revue, Les Révoltes logiques

Dans l'ébullition de Vincennes, le philosophe Jacques Rancière, coauteur de *Lire le Capital*, commence à réévaluer la pensée d'Althusser. Les principes de la science marxiste professés par le maître de Normale sup' ne rendent pas compte de Mai-68, de ses bouleversements réels. L'étonnement, l'écart entre la réalité de la révolte et ce qui devrait en être la théorie ouvrent alors un projet, on pourrait dire un « établissement » théorique : reconstruire la généalogie du rapport entre pensée ouvrière et marxisme, en quête des manques de ce dernier. Mais Jacques Rancière découvre que la « pensée ouvrière », le « mouvement ouvrier » en tant que tels n'existent pas ; seulement l'émancipation ouvrière comme processus. L'histoire de cette émancipation deviendra *La Nuit des prolétaires* (81), recherche-récit qui, en se ressaisissant de ce passé fragmentaire, ressaisit aussi, en creux, ce qui s'en rejoue en 68 – ouvrant une possibilité de raconter Mai. Plus tard, *Le Maître ignorant* (87) dégagera la transmission du savoir du déterminisme en faisant de l'égalité un a priori sur lequel bâtir et non un but à atteindre. S'en remettre ainsi, comme le pédagogue Joseph Jacotot enseignant ce qu'il ignore, à la créativité de chacun, c'est sortir des légitimations de la logique inégalitaire, y compris de celles qui la perpétuent sous couvert de démystifier l'ordre dominant. C'est aussi un prolongement de l'âme libertaire de 68, en particulier de celle qui s'est exprimée à Vincennes.

Jean Schalit

Journaliste

Fondateur d' «Action»

Cofondateur de «La Truffe»,

Directeur de l'Agence de presse infographique

Jean Schalit est issu d'une famille d'éditeurs, les frères Offenstadt qui ont publié notamment, dans les années 1920-1930, Bibi Fricotin, Fillette, Les Pieds nickelés, etc. ; son oncle est le PDG de la « Société parisienne d'édition ».

Jean Schalit a été membre du bureau national de l'UEC au début des années 60, sous la bannière du courant dit des « Italiens ». Son militantisme a toujours été lié à sa passion pour le journalisme qui l'a vu diriger le journal de l'UEC, *Clarté*.

En 1966, alors qu'il est l'un des animateurs du « Comité d'action contre la guerre au Vietnam », il est exclu du Parti communiste pour avoir participé à l'organisation du meeting « Six heures pour le Vietnam » avec d'autres opposants internes du PCF.

En mai 1968, lorsque commencent les mobilisations, Jean Schalit travaille avec des camarades exclus comme lui de l'UEC, et ensemble, ils fondent Action, journal militant dont le premier numéro sort le 7 mai 1968. Le journal disparaît en juin 1969.

Emmanuel Terray

Anthropologue

Ancien élève de l'École normale supérieure (de 1957 à 1961), agrégé de philosophie, il s'oriente rapidement vers l'anthropologie après avoir découvert les « structures élémentaires de la parenté » de Claude Lévi-Strauss et rencontré Georges Balandier, dont l'« anthropologie dynamique », ancrée dans l'histoire et le politique, le séduira. Nommé en 1964 assistant à l'Institut d'ethnologie de l'université d'Abidjan par le ministère de la Coopération, il en vient à soutenir une thèse sous la direction de Paul Mercier, consacrée à l'ethnosociologie des Didas de Côte d'Ivoire, qui constituent son premier terrain d'ethnologie.

Il cherche alors à constituer une anthropologie politique qui puisse s'inscrire dans le projet marxiste de Louis Althusser. Installé depuis quelques années à Abidjan, où il deviendra doyen de l'université, il doit revenir à Paris après les événements de Mai 68, pour lesquels il avait affiché trop de sympathie pour le mouvement. Militant maoïste au PSU, qu'il quitte en 1972. Il intègre la nouvelle équipe de l'Université de Vincennes. Il soutient en 1984 son doctorat d'État sous le patronage de Georges Balandier avec une thèse sur le royaume Abron du Gyaman (publiée en 1995), et est élu directeur d'étude à l'EHESS.

De la faculté de Vincennes aux luttes des sans-papiers, de l'anthropologie en Afrique à la réflexion sur le droit des étrangers, Emmanuel Terray interroge opiniâtrement le lien entre ici et là-bas, vu d'ici ou de là-bas. Structurant ce questionnement, à travers et au-delà de Mai-68 : le marxisme. Une radicale ouverture au réel que transmet Louis Althusser à cet anthropologue agrégé de philosophie. Rapatrié de Côte d'Ivoire pour avoir publiquement soutenu le mouvement de mai, l'ancien professeur coopérant retrouve dans le creuset de Vincennes le monde entier et des horizons communs de luttes. Là, l'enseignement devient échange, la transmission du savoir s'ouvre au partage d'expériences. Ce plain-pied, cet autre rapport à l'autre, il en retrouve un possible dans l'engagement aux côtés des collectifs de sans-papiers à partir de l'occupation, en 96, de l'église Saint-Bernard.

Jean-Pierre Thorn

Cinéaste

Jean-Pierre Thorn est un réalisateur français.

Il commence sa carrière à Aix-en-Provence par des mises en scènes théâtrales. Il tourne son premier court métrage en 1965 et, en 1968, son premier long métrage dans l'usine occupée de Renault-Flins, Oser lutter oser vaincre, Flins 68, exemple du cinéma militant. Il abandonne ensuite le cinéma pour un poste d'ouvrier à l'usine Alsthom de Saint-Ouen où il exerce des responsabilités syndicales au sein de la CFDT.

Il fait son retour dans le monde du cinéma en 1978 ; il réalise plusieurs documentaires et un long métrage intitulé Je t'ai dans la peau.

1966 : Emmanuelle (ou Mi-vie) (court métrage), primé en 1966 au Festival du film 16 mm d'Évian

1968 : Oser lutter oser vaincre, Flins 68

1980 : Le Dos au mur (documentaire)

1981 : La Grève des ouvriers de Margoline (moyen métrage)

1989 : Je t'ai dans la peau

1993 : Bled Sisters2

1997 : Faire kifer les anges (documentaire)

2003 : On n'est pas des marques de vélo (documentaire)

2006 : Allez, yallah ! (documentaire) Cargo Films producteur Jean-Jacques Beineix

2010 : 93 : La Belle Rebelle (documentaire)

Peut-on filmer les luttes sans les trahir ? Ou le détour de l'image permet-il de les rendre à elles-mêmes ? L'une des vertus du trajet de Jean-Pierre Thorn est de ne pas trancher. « Je filmais, on voulait faire la révolution. » Les états généraux du cinéma en Mai-68, puis Ligne rouge ; il faut aller au-delà, s'établir en usine pour éprouver la valeur des mots. L'engagement syndical à la CFDT et les luttes des travailleurs immigrés sont une école de vie et de politique. Mais que penser de la pertinence de l'établissement quand des militants « professionnels » confisquent la parole de ceux qu'ils étaient venus rencontrer et soutenir ? Jean-Pierre Thorn, déçu, quitte l'usine, non sans l'impression de trahir. Peu après, c'est la grande grève : il revient filmer l'occupation d'Alsthom en 78. Le Dos au mur, que se réapproprient alors les travailleurs, souligne la crise du syndicalisme. Quel rapport de l'individu au collectif ? La délégation de pouvoir ne prive-t-elle pas les ouvriers de parole ? Comment s'approcher de leur vécu ? En situation, les images qui reflètent les contradictions réelles peuvent ainsi soutenir le désir de les dépasser.

Tiennot Grumbach,

Avocat

Tiennot Grumbach né à Paris en 1939 et mort le 17 août 2013, est

un avocat travailliste français, son cabinet ne plaçant que pour les employés ou les syndicats. Ancien militant maoïste, il a été par la suite élu bâtonnier du barreau de Versailles (1986), a présidé le Syndicat des avocats de France (1993-1994) et a dirigé l'Institut des sciences sociales du travail (ISST) de Paris-Sceaux

Neveu de Pierre Mendès France, il est d'abord membre du PSU, membre du secrétariat national des ESU, puis pied-rouge en Algérie, à partir de juillet 1962, avant de rejoindre l'Union des étudiants communistes (UEC).

Militant maoïste à la fin des années 1960, il milite d'abord au sein de l'UJC(ml) . Après la dissolution de l'UJC(ml) il s'« établit » à la rentrée 1968 dans l'usine de Citroën du XVe arrondissement (Paris), mais est licencié trois mois plus tard. Il participe ensuite à la création du groupe Vive la révolution! (VLR), à l'automne 1969, avec Roland Castro. Il s'installe dans une communauté de Mantes-la-Jolie pour militer aux portes de l'usine Renault de Flins. Après la dissolution de VLR en 1971, il intègre le barreau, se spécialisant dans le droit du travail.